Lycée d'Abbeville
Reçu à la séance du 29 fructidor an 7.

EXAMEN

FRC 3.258.59a.1
Case FRC 23231

COMPARATIF

DU POUVOIR DES PARQUES SCANDINAVES ET GRECQUES,

SUR

ODIN ET JUPITER;

PAR S. B. J. NOEL,

MEMBRE du Jury d'Instruction publique de Rouen et de la Société d'Émulation de la même ville ; Correspondant des Sociétés de Paris, Ratisbonne, Bordeaux, Dijon, Grenoble, Châlons-sur-Marne, Abbeville, Poitiers, Boulogne, etc., etc.

A ROUEN,

DE L'IMPRIMERIE DES ARTS.

MESSIDOR, AN VII.

THE NEWBERRY LIBRARY

SOCIÉTÉ
D'ÉMULATION
D'ALENÇON

MÉMOIRE

En forme d'examen de la nature du Pouvoir des Parques ou Destinées sur Odin, le Jupiter des Scandinaves, d'après la Mythologie du Nord, comparé avec celui des Parques (1), *sur le Jupiter des Grecs.*

NUL doute que les anciens peuples du Danemarck, de la Suede et de la Norwége, ainsi que leurs colonies en Islande et en Grœnlande, que je comprends avec les premiers, sous la seule dénomination de Scandinaves, admettoient au nombre de leurs dogmes réligieux, celui du fatalisme, et reconnoissoient un Destin ou

(1) Quoique je me serve du mot *Parques*, comme employé par les Grecs, j'observe qu'il n'appartient pas à leur langue, mais bien à celle des Latins. Les Grecs donnoient aux Parques des noms particuliers, tirés des fonctions diverses qu'ils leur attribuoient.

pouvoir inévitable, qui régissoit les actions des hommes.

Il n'est pas trop facile de distinguer dans leur Théogonie, non moins enveloppée de fables et d'allégories que celle des divinités grecques, le Destin d'avec les Destinées ou les Parques. Ils confondent toujours ces dernieres, et, comme les Grecs, ils leur donnent différents noms, suivant les fonctions qu'ils les supposent remplir dans la hiérarchie céleste ; ainsi, ce sont tantôt les Destinées, les Nornes, les Fées ou les Ases, tantôt les Parques ou les Walkyries.

Le rapprochement de plusieurs morceaux de la Voluspa et de l'Edda, celui de différents poëmes en vers et de quelques anciennes sagas ou contes historiques, suffisent à peine pour nouer le fil des idées réligieuses de ces peuples, plus occupés de se distinguer dans la profession des armes, que d'étudier et d'approfondir la nature

des causes et la génération des effets. Ainsi, quoique j'aie vu répété partout, que les Scandinaves croyoient à la fatalité, je n'en ai vu nulle part citer aucunes preuves, en vue d'appuyer cette assertion, bien que pourtant elles ne soient pas rares dans les sagas du Nord. Peut-être, ce silence tient il à ce que le petit nombre d'ouvrages qui ont traité de cette matiere, sont peu connus en France, et à l'ignorance où nous sommes de l'ancien Danois, dialecte composé du Celtique primitif et de l'ancienne langue des Scythes ou Cuthéens.

Odin, guerrier célebre, Scythe de nation, conquérant et législateur du Nord, obtint, comme on le sait, les honneurs de l'Apothéose, après sa mort. Il avoit déclaré en mourant qu'il alloit rejoindre ses amis dans la haute Scythie, et assister à un banquet solemnel où il étoit attendu. Ses compagnons d'armes lui érigerent un temple comme

jadis les Romains en avoient élevé un à Romulus ; ils instituerent des fêtes en son honneur, ils lui sacrifierent des victimes, ils lui associerent Frigga ou Freya pour épouse, et le désignerent par le surnom d'*Alfadr*; ce fut le *Jehova* des Hébreux, le *Demiurgos* des Grecs, l'*Omnium pater* des Latins. Dans la suite, les Scandinaves déifierent d'autres guerriers célebres. Thor, Balder et plusieurs autres, jusqu'au nombre de douze, se virent élevés au rang des Dieux ; néanmoins Odin fut toujours considéré comme la premiere Divinité scandinave, le *Jupiter omnipotens* du Nord, exerçant sur les Dieux dont l'origine étoit égale à la sienne, le pouvoir d'un pere sur ses enfants, et trouvant en eux la même soumission. SNORRE STURLESS. *Edda Islandor. Mythol. 18.*

Mais quelque grande que fut l'idée du pouvoir d'Odin, le Destin (*Skópvm*) placé au-dessus de lui, jouissoit d'une

puissance bien supérieure à la sienne. C'étoit le pouvoir par excellence, le *Fatum inevitabile* qui présidoit à tout, à la naissance, à la vie, à la mort des hommes, qui enchaînoit la volonté d'Odin même, le premier des Dieux, forcé comme les autres d'obéir aux arrêts que prononçoit la Destinée. Le dogme du fatalisme, répandu dans tout le Nord, se trouve exprimé dans plusieurs passages de sagas et dans nombre de vers de poësies skaldiques. J'en vais citer quelques exemples pris au hazard.

Oss var àdr afmarkadr Alldr.
Nobis olim determinata fuit Aetas.

Eiginn kemz fyri sitt Skapadægr.
Nemo praeterit suum Diem fatalem.

Ecki mà Sköponvm renna.
Non est Fata effugiendi potestas.

Ces exemples sont principalement tirés du texte des sagas de Gautrek, de Hrollf, qui en contiennent plusieurs de ce genre. La saga de Hrollf, sur-tout,

attribue plus de pouvoir au Destin sur la vie de l'homme, qu'à Odin, le chef des Dieux.

Deux passages empruntés de l'Edda viennent à l'appui de cette opinion.

Vinnat Skiôlldungar Sköpvm.
Non sufficiunt Principes adversùs Fata.

Skôpvm vidr eingi.
Contra Fata valet nemo.

SÆMUNDS. *Edda.* 308.

La saga de Harald Harfager, roi de Norwége, m'en offre encore un exemple, que je m'empresse d'autant plus de citer, qu'il tient à l'histoire de Hrollf ou Rollon, chef des avanturiers normands qui conquirent la Neustrie en 912. Rognwald, pere de Rollon, ayant été brûlé dans son propre palais en Nordmœur, par Halfdan, fils du roi de Norwége, trouva un vengeur, dans Einar, le quatrieme de ses enfants. Celui-ci ayant attaqué Halfdan dans une des Orcades, après avoir entonné en honneur d'Odin,

l'hymne du combat, le vainquit, le fit prisonnier et lui coupa la tête.

En retho thvi Norner,
Sic decreverant Parcae,

dit ensuite Einar, dans son chant de victoire, et quoiqu'il eut invoqué Odin, au commencement de l'action, c'est en quelque sorte au Destin qu'il fit hommage du sang de son ennemi. Sn. Sturless. *Heims Kringla. Kön. Har. Harf. Saga. 108.*

Skinner, dans un autre passage de l'Edda, déclare que le jour de sa mort a été inévitablement fixé, et que rien ne sauroit le changer. Sœmunds, *Edda. 75.*

Je pourrois citer encore plusieurs exemples semblables, recueillis par Bartholin. *Causae contempt. mort. à Dan. adh. gentil. 608. 609.* Il s'en présente un, digne sur-tout de remarque, dans l'*Epicidium* ou hymne de mort du roi de Danemarck, Regner Lodbrog.

C'est du dogme de la fatalité que ce guerrier emprunte le sang froid et le calme de l'ame avec lesquels il voit la mort s'approcher. C'est au pouvoir immuable du Destin qu'il rend un dernier hommage, en s'écriant :

Lifs ero lidnar stundir,
Læiandi skal ek deyia.

Vitae praeterierunt horae,
Ridens, ego moriar.

WORMIUS, *Danic. hist. litt. ant.* 206.

Dans cet hymne de mort, Regner Lodbrog ne manque pas d'assurer que rien ne peut résister au pouvoir des Parques. Hwas, qui a traduit en vers français, ce morceau précieux de poësie scandinave, met dans la bouche du guerrier, le langage suivant :

Aujourd'hui le Destin renverse mes trophées ;
Quel guerrier a vaincu la puissance des Fées ?
Je tombe, c'en est fait, c'est le décret du sort.

La doctrine du fatalisme est donc

parfaitement établie par les autorités que je viens d'apporter ; cette doctrine enfanta dans les pays du Nord, les prodiges inouis de valeur dont sont remplies leurs histoires. Les Danois élevés à Jomsbourg, bravoient tous les dangers, s'exposoient à une mort certaine avec cette fureur aveugle, ce fanatisme militaire qu'on n'a vu se renouveller depuis, que durant les deux premiers siecles du Mahométisme et à l'époque des sanguinaires Croisades.

Mais en sacrifiant aussi aveuglement au dogme du pouvoir de la Destinée, quelle idée s'en étoient faite les peuples du Nord, dans l'enfance de leur Mythologie, pour l'avoir ainsi mise au-dessus d'Odin, le plus ancien de leurs Dieux ?

J'ai dit plus haut, que tantôt ils distinguoient les Parques du Destin, que tantôt ils les confondoient ensemble.

Les Parques sont quelquefois dési-

gnées par le nom de Nornes, souvent aussi par celui d'Ases.

Visa Nornir,
Monstrant Parcae.

SÆMUNDS. *Edda*,
Corvicinium Odini. 205.

Regner Lodbrog se voyant près de sa derniere heure, témoigne la joie qu'il ressent, de ce qu'il pourra bientôt boire de la bierre dans le Walhalla, assis au milieu des Ases.

Gladr skal ek aul med Asum,
I aundvegi drekka.

Lætus ego cervisiam cum Asis,
In summâ sede bibam.

On les désigne par le nom de Walkyries, quand elles quittent le Ciel pour exécuter les ordres du Destin.

Ces ordres ou arrêts sont appellés *Nornaskap* dans l'Edda. SN. STURL. *Edda Islandor. Myth.* 15.

A l'imitation sans doute des Grecs

et des Latins qui avoient trois Parques, les Scandinaves admirent dans leur Mythologie, trois vierges ou Fées, dont je trouve les noms dans la Voluspa. Ce sont *Urdr*, *Verdandi* et *Skulld*. Elles étoient douées de la connoissance de toutes choses et présidoient, comme je l'ai dit, à la vie et à la mort des hommes.

Hae (Nornir) Fata destinârunt.
Hae vitae tempus definirunt
Filiis hominum ;
Fataque statuunt.

Telle est la définition que donne de leur nature et de leurs fonctions, le savant Bartholin, que j'ai déja cité. Ainsi les Nornes, les Fées, les Parques, les Walkyries constituoient le Destin, étoient ses interprêtes et tout-à-la-fois les exécutrices de ses décrets.

Parmi ces Nornes, on en distinguoit de bonnes ou favorables, de mauvaises ou persécutrices. Il paroît qu'elles faisoient librement leur volon-

té, indépendamment de celle d'Odin; aussi, leur attribuoit-on ce qui arrivoit de bien ou de malheureux dans la vie, et dans cette persuasion, les Scandinaves leur ont fait des sacrifices, ce qui n'avoit point lieu en Grece.

Il sortoit de cette opinion, une doctrine généralement répandue dans le Nord, celle des doubles destinées, doctrine imitée peut-être aussi de celle des Grecs, car leur Théologie les admettoit; les poëmes d'Homere en font foi. Je n'en citerai que deux exemples :

Merops, excellent devin, avoit lu dans l'avenir, que ses deux fils périroient sous les murs de Troye, s'ils se trouvoient au siége de cette ville; mais qu'il étoit en leur pouvoir d'éviter une mort prématurée, s'ils refusoient d'accompagner les Grecs. Les fils de Merops mépriserent les conseils de leur pere, et furent tués par les Troyens, parce que la Destinée avoit

résolu de les faire périr : ce qu'ils pouvoient aisément éviter, s'ils eussent écouté la voix paternelle.

Achille me fournit le second exemple : » La Déesse ma mere, dit-il aux guerriers qui venoient le prier de retourner au camp, » la belle Thétis » m'a souvent dit, que les Destins » m'avoient ouvert deux chemins dif- » férents pour arriver à la mort. «

» Les Parques à ma mere, il est vrai, l'ont prédit;
» Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit;
» Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire;
» Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.

RAC. *Iphig.*

Conformément au dogme des bonnes et des mauvaises Parques, les Scandinaves leur faisoient des sacrifices, soit pour se les rendre propices, soit pour les appaiser, car la peur est le plus superstitieux de tous les sentiments. Les Destinées, sous ce rapport, se trouvoient sur la même ligne qu'Odin, Thor et Balder, les trois

Dieux du premier ordre. Au surplus, il n'est pas hors de lieu d'observer ici que cette doctrine des doubles Destinées, tient d'assez près au Dualisme ou culte des deux principes du bien et du mal; d'Ormusd et d'Ahriman, d'Osyris et de Typhon, du Christ et du Diable, etc.

Outre les Parques de la classe supérieure, il y en avoit d'un rang subalterne qui présidoient à la naissance de chaque enfant et aux circonstances de sa vie particuliere. Les unes étoient d'origine divine; les autres descendoient des Génies, des Nains ou *Dvergs*. Ces Parques du second ordre, sont les Fées de nos romans. Les Génies dont elles tiroient leur origine, étoient des fabricateurs d'armes enchantées, qui rendoient invulnérable et invincible leur trop heureux possesseur. Par *Dvergs* ou Nains, il ne faut pas entendre des êtres d'une taille inférieure à celle des hommes, mais d'habiles enchanteurs, d'excellents fourbisseurs d'armes

d'armes. C'est un de ces Nains qui avoit forgé *Tyrfingur*, l'épée que réclame Hervor, dans *l'Evocation d'Angantyr*.

Outre les Parques du premier ordre, auxquelles étoit dévolue en commun la connoissance de l'avenir, quoique ce fut Skuldi qui en fut particuliérement chargée, il y avoit aussi Frygga, épouse d'Odin, à qui étoient confiés les décrets de la Destinée, *Nornaskap*, mais qui ne les révéloit pas.

Arbitres et messageres du Destin, les Parques ou Walkyries étoient aussi chargées d'annoncer la mort aux vivants; à ce titre, elles présidoient aux combats et désignoient ceux des guerriers qui devoient y périr. Odin eut voulu sauver une de leurs victimes, qu'il n'auroit pu y réussir. Ce ne fut pourtant aucune d'elles qui remplit ce message funebre auprès de Balder, fils d'Odin, avant qu'il fut admis au rang des Dieux; mais ces

exceptions étoient rares. Frygga, épouse d'Odin, s'étoit réservée plusieurs de ces Walkyries pour son service particulier. La douzieme de celles dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, s'appelloit Hlina; elle étoit la confidente de Frygga et chargée par elle de préserver ses amis de la mort, avantage qu'Odin lui-même n'auroit pu obtenir. Hlina étoit une des Walkyries bienfaisantes. Quelquefois Frygga elle-même est aussi considérée comme une des Parques, c'étoit alors la Junon Stygienne des Grecs.

On voit, d'après ce court exposé, que les Scandinaves accordoient aux Parques, une attribution de puissance et des fonctions supérieures à celles d'Odin, le premier des Dieux. A travers les nuages dont est obscurcie la théologie des peuples du Nord, on peut néanmoins fixer les points suivants, pour expliquer cette contradiction.

Odin, fondateur d'une nouvelle religion apportée de la Scythie, inventeur des lettres runiques, magicien célebre, poëte, improvisateur, guerrier, conquérant plus fameux encore, déifié par ses compagnons d'armes pour les prodiges de sa valeur et l'excellence de son génie, n'étoit toujours à leurs yeux qu'un homme fait Dieu. L'apothéose ne put le leur rendre plus sacré que Romulus ne l'avoit été aux Romains, ou l'Hercule gaulois aux Celtes. En lui accordant les honneurs divins, les Scandinaves conserverent même à ce Dieu les vices et les passions de l'homme encore barbare. C'est toujours par les épithetes de *terrible*, d'*incendiaire*, d'*aigle du combat*, de *pere du carnage*, de *loup de sang* etc. etc. et autres semblables, qu'il est désigné dans l'Edda et dans les poësies skaldiques.

Odin avoit été homme, avoit habité la terre, avant que de jouir des honneurs de l'apothéose; à ce titre, le

Destin étoit plus ancien que lui, et que les autres Dieux de même origine. C'est, ce me semble, l'explication la plus naturelle qu'on peut donner de l'irrévérence et du mépris qu'on voit souvent prodigués à ces Dieux par les Scandinaves, avec plus de force et d'outrage qu'ils ne le furent jamais par ceux des Grecs dont l'histoire nous a conservé les actes d'impiété.

A la vérité, dans la Thébaïde de Stace, Capanée s'écrie que ses Dieux sont dans son courage et dans son épée, qu'il méprise ceux de l'Olympe etc. etc.

Ades, ô mihi dextera tantùm,
Tu praeses bellis et inevitabile numen,
Te voco, te solum, Superûm contemptor, adoro.

De même, dans la saga d'Olaus, un guerrier déclare hautement qu'il a plus de confiance en ses armes, qu'en la protection de Thor et d'Odin. Un autre proteste qu'il ne croit ni aux Dieux, ni aux Génies. La blessure que

Mars reçoit de Diomede sous les murs de Troie, n'est rien en comparaison du combat que livre Hoter roi de Danemarck, dans lequel ce prince met en fuite Odin, Thor et Balder. Une autre bataille nous présente Heidreck poursuivant Odin lui-même; ce Dieu n'a d'autre ressource que de se changer en faucon, mais le glaive d'Heidreck l'atteint et lui abbat la queue. *Getspeki Tal.*

Une saga du tems m'offre un exemple où l'outrage se déploie avec une énergie plus insultante encore. Un guerrier parlant d'Odin, le premier des Dieux, s'exprime en ces termes :

Pad illa eitrkuikendi kylddi ec haduglega utleika, ef ek moetti hann hondum taka.

qu'il faut traduire ainsi :

Venenatam illam bestiam ignominiose tractarem, si manu apprehendere possem.

HROLF *Kraka Saga.*

Quelle différence de langage, quand les Scandinaves parlent des Destinées ou des Parques! avec quelle crainte, quelle résignation respectueuse, ils reconnoissent l'immutabilité de leurs décrets !

Mallet attribue au seul désir d'aller rejoindre Odin dans le Valhalla pour y partager avec lui le festin des héros, y boire dans de larges coupes, l'hydromel, la bierre etc., etc., l'aveugle courage dans les anciens Danois ont laissé tant de preuves. Quant à moi, je pense que l'idée d'une prédestination inévitable entroit pour beaucoup dans le mépris de la vie, et que ces peuples n'en étoient si prodigues que, suivant eux, parce que leurs jours étant comptés, il n'étoit pas en leur pouvoir d'en ajouter ou d'en retrancher. Il me semble que Mallet n'a pas saisi cette idée, qui pourtant offroit une grande connexité avec celles qu'il a si bien développées, dans son ouvrage sur l'ancien Danemarck.

Il résulte de ces preuves que les habitants du Nord croyoient à la supériorité du Destin sur leurs Dieux du premier ordre, opinion contraire à celle des Grecs. Peut-être m'objectera-t-on que la doctrine du pouvoir des Destinées n'a pas toujours été la même chez ce dernier peuple, et que la théologie payenne a varié à cet égard? Pausanias parle d'une statue de Jupiter olympien, sur la tête de laquelle etoient les Heures et les Parques, pour signifier, dit-il, que les Destinées obéissent à Jupiter, et que les saisons et les temps dépendent de sa volonté suprême. Dans un autre endroit, il parle aussi d'un autel où l'on voyoit cette inscription: *Au conducteur des Parques*, et Gedoyn pense que ce ne pouvoit être qu'un surnom de Jupiter, car lui seul, dit ce mythologue français, sait ce que le Destin réserve aux hommes.

Il est également constant que du tems d'Homere, c'est-à-dire quelques siecles

avant Pausanias, la doctrine du pouvoir de Jupiter sur les Parques n'étoit pas moins établie. J'en pourrois citer plusieurs exemples, mais le suivant suffira.

Jupiter voit son fils Sarpedon prêt à succomber sous les coups de Patrocle, il s'écrie soudain : » Quelle douleur » pour moi de voir que la cruelle Des- » tinée ait condamné Sarpedon, le plus » cher de mes enfants à mourir par la » main de Patrocle ! mon cœur com- » battu ne sait à quoi se déterminer. » Dois-je l'arracher au danger qui le » menace dans cet affreux combat, et » le transporter tout d'un coup en Lycie » parmi ses peuples, ou le laisserai-je » immoler par les mains de son enne- » mi ? « *Iliad. XVI.* La réponse de Junon est *qu'il peut se satisfaire*, s'il le veut, mais qu'il doit craindre les suites d'un pareil exemple pour les autres Dieux. Junon voit avec peine que Jupiter veuille soustraire Sarpedon

à la mort, quand les décrets du Destin l'avoient conduit à sa derniere heure, preuve que Jupiter en avoit le pouvoir, et que, sous ce rapport, sa puissance étoit moins limitée que celle d'Odin.

Comment Jupiter n'auroit-il pas présidé aux décrets du Destin d'après la théologie grecque, puisque les mortels eux-mêmes luttoient souvent avec avantage contre ce même Destin ? Deux exemples me suffiront pour l'établir.

1°. On voit dans l'Odyssée qu'Egyste après avoir tué Agamemnon, épousa la femme de ce prince, *contre le vœu des Destinées.*

2°. Le Destin avoit dit que jamais *Troie ne seroit prise*, tant que le Palladium y seroit conservé, et cependant *Troie fut prise* et saccagée par Hercule, quoique le Palladium n'eut point été enlevé de cette ville, et dans cette circonstance le *Destin reçut un démenti formel.*

Rien de semblable ne se trouve dans les sagas du Nord ni dans aucun livre skaldique. Le pouvoir des Parques ou Destinées n'y est balancé ni par les hommes ni par les Dieux. On ne pouvoit dire d'Odin ce que Seneque disoit de Jupiter : *Ille ipse, omnium conditor et rector, scripsit quidem fata, sed sequitur ; semper paret, semel jussit*, etc. C'est même dans ce sens qu'il faut entendre le vers d'Ovide, *me quoque fata regunt* (1).

---

(1). Un des meilleurs arguments qu'on peut encore faire en faveur de ce systême de la puissance de Jupiter sur les Parques, est celui que fournit l'opinion unanime des plus célebres philosophes de l'antiquité. Pithagore et Platon ont toujours vu dans le Destin une providence universelle. Zenon et les stoïciens soutenoient que Dieu constituoit lui-même le Destin. ἕν τε εἶναι Θεὸν καὶ νοῦν, καὶ εἱμαρμένην καὶ Δία, πολλαῖς τε ἑτέραις ὀνομασίαις προσονομάζεσθαι. *Unum quoque Deum esse et Mentem et Fatum et Jovem, multisque aliis apellari nominibus.* DIOG. LAERT. VII. §, 135. Ainsi, comme Tertulien l'observe, quand les philosophes anciens parloient de la Destinée et plaidoient pour elle, c'étoit la providence, c'étoit Dieu, dont ils défendoient la cause.

La volonté d'Odin étoit au contraire soumise à celle des Parques, et on peut dire qu'elles seules constituoient la Divinité, puis qu'elles réunissoient en elles les attributions qui en sont l'essence. Aussi la doctrine du Destin étoit-elle un dogme très-important de la religion des Scandinaves; aussi n'avoit-elle pas de plus grand pivot, parce que la fatalité, la prédestination, proprement dite, forment une partie des principes religieux de toutes les nations barbares.

J'ai cherché à éclaircir ce point de discussion parce qu'il est lié au système des idées théocratiques des anciens habitants du Nord, et que l'excellente *Introduction à l'Histoire du Danemarck* ne m'a paru rien présenter d'assez précis sur le dogme du fatalisme. Le peu que j'en ai dit, jettera peut-être quelque jour sur une question curieuse, puis qu'elle soumet à l'examen un des dogmes les plus importants de la théologie

payenne, et que d'ailleurs elle peut donner l'idée d'une dissertation plus développée et plus intéressante.

En France, si jamais on écrit l'histoire de la religion des premiers Normands, à l'époque où ils conquirent par la force des armes, dans nos contrées, une patrie adoptive et où ils abjurerent enfin le paganisme, après avoir détruit tant d'églises et de monasteres, je conseille d'aller puiser aux véritables sources, dans les dépots de leurs annales skaldiques. Malheureusement, elles sont peu familieres aux Français; elles ressemblent pour nous à ces terres australes dont nous reconnoissons le gîsement des côtes, mais au milieu desquelles nous n'osons nous engager.